

Recherche avancée

Revue

Ouvrages

Encyclopédies de poche

Magazines

L'état du monde

Accueil &gt; Revue &gt; Numéro &gt; Article

Vous consultez

## Droit à la parole et résistance des peuples face à la globalisation

par Jacques Lombard

Raccourcis

Résumé →

Plan de l'article →

Pour citer cet article →

→ English version

Voir aussi

Sur un sujet proche →

Feedback

### Etudes rurales

2006/2 (n° 178)

Pages : 184

ISBN : 9782713221491

Éditeur : Éditions de l'EHESS

À propos de cette revue →

Site internet →

#### Alertes e-mail

Veuillez indiquer votre adresse e-mail pour recevoir une alerte sur les parutions de cette revue.

[Voir un exemple](#)

S'inscrire →

← Article précédent

Pages 23 - 38

Article suivant →

Car ce dessein, le plus modeste qui soit, réaliser les droits de l'homme, est précisément,

en raison de sa simplicité et de sa radicalité,

le plus grand et le plus difficile destin

que les hommes puissent se proposer.

Car c'est seulement au sein d'un peuple

qu'un homme peut vivre en tant qu'homme

parmi les hommes

s'il ne veut pas mourir d'épuisement.

H. Arendt, *La tradition cachée*, 1987 : 220

À N'EN PAS DOUTER, la globalisation progressive et inéluctable des échanges entre tous les pays du monde recèle un paradoxe. En effet, au moment où, malgré la concurrence, le marché mondial tend à distribuer à l'ensemble de la planète des produits de plus en plus standardisés, de plus en plus de groupes, de communautés, de sociétés, d'ensembles politiques émergent et revendiquent à la fois l'accès à ces différents produits et un rôle accru dans la division internationale du travail. Au moment où on voudrait croire à une uniformisation mondiale des comportements consuméristes de toutes les sociétés de la planète,

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11



on voit apparaître de nouveaux « partenaires » qui, procédant de ce même mouvement de standardisation, coagulent les différences qui favorisent des manifestations culturelles, sociales et politiques spécifiques.

Quelle sera la prochaine étape de ce processus déjà largement engagé ? Les nouveaux partenaires dont nous parlons ici ne sont pas des acteurs sociologiques « récents » mais plutôt des ensembles sociaux qui, à des époques plus ou moins lointaines, se sont dûment constitués dans le mouvement propre de l'Histoire, et dont on constate aujourd'hui qu'ils s'ouvrent progressivement à une véritable identité politique du fait même du nouveau contexte international.

12

Selon nous, c'est bien là que se pose la question du « développement ». Personne ne peut raisonnablement penser que les différentes politiques de développement, mises en œuvre depuis environ un demi-siècle dans l'ensemble des pays du Sud, ont eu pour but de « développer » des sociétés ou des communautés en les reconnaissant comme des interlocutrices à part entière. Bien au contraire, il ne s'est jamais agi, pour les « pays donateurs », que d'assurer un contrôle de plus en plus étroit sur ces différents groupes. Et, de fait, les ensembles politiques nationaux, nés pour la plupart du mouvement des indépendances nationales, constituent le levier de cette stratégie de développement en ce qu'ils agissent comme interface entre les puissances industrielles et commerciales des pays du Nord et celles des pays du Sud. Les peuples relevant de ces ensembles nationaux se retrouvent atomisés, redistribués, éparpillés, réifiés comme objet d'interprétation dans des projets divers qui les assimilent économiquement et socialement aux sociétés occidentales. Ils sont ainsi niés dans leur identité, celle que leur a léguée l'histoire de leur maturation sociale, au nom d'une efficacité, d'une rationalité prescrite comme universelle et exclusive, gigantesque mâchoire qui broie et absorbe ces sociétés en toute sérénité.

13

Pourtant, patiemment et silencieusement, tous ces mondes bannis de l'Histoire, stigmatisés en tant qu'univers traditionnels et sans avenir, ont distillé l'élixir qui allait permettre aux natifs de ces mondes ignorés de survivre, avec le sentiment d'être là, ensemble et toujours, de puiser dans ces univers leur force et, bien sûr, leur « plaisir d'être » [Arendt 1987].

14

À cet égard, on pourrait penser que les disciplines académiques qui se sont constituées autour des questions de développement ont facilité la construction des formes intellectuelles et idéologiques du démembrement politique de ces sociétés, parachevant ainsi l'entreprise de domination mise en œuvre par les puissances occidentales. Contraintes au silence, dépecées par les observateurs et les analystes, ces sociétés sont doublement muselées quand le regard extérieur élabore à leur place et leur impose, avec les meilleures intentions du monde, leur propre discours et la reconnaissance de leurs justes intérêts. Des communautés, des peuples anesthésiés par les rapports de force internationaux ont ainsi été pris en charge : il fallait préserver les « sociétés traditionnelles » en les enfermant dans une définition qui niait leur aptitude politique à lutter pour leur existence [1]

15

[1] Déclaration de Rio sur l'environnement et le développement...

Mais l'identité politique d'une société ne réside-t-elle pas dans la faculté pleine et entière qu'elle a à se projeter dans l'avenir en élaborant sa propre vision du présent et du passé, maîtrisant ainsi le rythme de son mouvement ? En ce sens, toute culture qui, tel un ciment, soude un peuple, n'est jamais qu'invention et transformation. Le musée, système de catégorisation spatiale, et bréviaire récapitulant le plus souvent quelques bonnes conduites sociologiques, est une tentative d'appropriation, de fixation des cultures à l'exact opposé de leurs

16

pulsations. Face à une pratique culturelle l'observateur a toujours un temps de retard puisqu'il s'interdit d'intervenir sur son objet d'étude pour en acquérir une meilleure intelligence. L'artiste, lui, fait et défait à loisir, démonte puis recompose pour aboutir à une création absolument nécessaire puisqu'elle recèle toujours, à sa manière, ce qui a déjà été fabriqué et a rendu sa réalisation possible. Toute culture est donc subversive. Toute œuvre nouvelle est, par définition, une transformation de celles qui l'ont précédée. Le « politique » [2] se situe là, dans la pleine capacité dont dispose toute communauté à puiser, au cur de ses ressources, parfois les plus anciennes, voire fondatrices, les moyens de toujours se reproduire.

[2] Au sens ancien du terme polis, c'est-à-dire le sentiment,...

Et si on repartait à zéro ? Tous les experts du développement y songent. On pourrait alors disposer les individus comme des pièces sur l'échiquier du monde et le rebâtir à loisir [3]. L'Histoire s'y est maintes fois essayée, du kolkhoze soviétique à l'urbanisme de Ceausescu, des villes vidées de leurs habitants par l'armée de Pol Pot à la conquête de l'Ouest américain en passant par l'élimination totale des aborigènes de Tasmanie, sans oublier les Mapuches du Chili et mille autres encore...

[3] Les théories néolibérales contemporaines construisent...

Le conflit israélo-palestinien est sans doute la meilleure illustration contemporaine de cette tentative. Avant même la constitution de l'État d'Israël, l'extension conflictuelle d'une zone d'occupation par les immigrants juifs qui grignotaient progressivement les terres arabes a posé le problème de la confrontation de deux systèmes agricoles et sociaux exclusifs : l'agriculture arabe, déjà présente avec ses structures et ses logiques sociales spécifiques, et l'agriculture israélienne, important des techniques ultramodernes, des rapports de production et de consommation fondés sur un idéal socialiste, et visant à atteindre les taux de productivité les plus élevés sur ce nouveau territoire vidé de toute occupation antérieure [4]. La conquête de l'Ouest au XIX siècle ainsi que les kibboutz dans les années soixante illustrent parfaitement cette utopie civilisatrice qui consiste à ouvrir des « terres vierges » à toutes les expériences de développement.

[4] Ce schéma de colonisation hypertechnologique de terres...

Si l'extension rapide du marché mondial s'accompagne d'un productivisme accru, celui-ci ne profite pas pour autant aux différentes sociétés peu à peu intégrées dans ce vaste système d'échange. On constate au contraire un appauvrissement aggravé des pays du Sud, largement dû à la stratégie des multinationales, qui, au niveau local, asphyxient des productions, faisant ainsi disparaître emplois et petits métiers [Ortega 2000] dans le but d'ouvrir ces marchés à leurs propres produits. S'opposant au pouvoir grandissant de ces sociétés transnationales quasi anonymes et incontrôlables par les pouvoirs publics, certaines composantes du mouvement altermondialiste sont engagées depuis plusieurs années dans une action militante contre le consumérisme mondial, revêtant diverses formes [5] et prônant la « décroissance ». Il est évident que cette politique, menée en grande partie dans les pays occidentaux, notamment aux États-Unis, va à l'encontre des besoins en biens d'équipement et en produits de consommation de masse de tous les pays du Sud. Pourtant, si on élargit la question à « l'Empire », au sens où l'entend Toni Negri [2004], c'est-à-dire l'espace planétaire qui définit maintenant le cadre concret de la résistance des peuples et des sociétés du monde à la toute-puissance du commerce mondial, on peut espérer, comme nous y invite à le faire cet auteur, voir naître, au-delà des États-Nations et grâce à la multiplication des luttes sociales dans le monde, une « société globale alternative », un « nouveau sujet révolutionnaire » dans une société mondiale plus démocratique [Negri et Hardt 2005].

[5] Voir les actions menées lors de la réunion de l'OMC...

17

18

19

Cette utopie constructive pose alors la question de la « pensée universelle » qui fonde le regard occidental sur le reste du monde et introduit en particulier le problème de la « rationalité » des choix économiques et sociaux, celui de la « bonne gouvernance ». À l'opposé de cette conception, François Jullien [1991 et 2005] met l'accent sur ce qui surviendra sans doute, à un moment ou à un autre, à savoir la confrontation sino-occidentale. À cette occasion il nous fournit de précieux éléments de réponse sur ce que représente pour les Chinois la notion de « réel » en s'interrogeant sur la notion de fadeur.

Cette représentation est par ailleurs très proche de la syntaxe malgache dans laquelle les différentes conditions de l'action et de sa mise en œuvre constituent le véritable sujet de la phrase. Toute réalisation est ainsi le résultat de l'application d'un nombre presque infini de forces diverses, qui dépassent l'individu.

[6] À nos yeux, indissociables, sauf à sombrer dans les...

C'est précisément à Madagascar que nous voulons emprunter quelques exemples pour illustrer notre propos général sur l'association des termes « développement » et « politique » [6]. Nous nous intéresserons d'abord à la constitution d'un groupe social et politique de la côte ouest de l'île : les Sakalava du Menabe. Puis nous aborderons la question de l'intégration de ce groupe dans le monde moderne et postmoderne à travers le passage de la parole du divin à la loi ou au marché, afin de comprendre la manière dont s'opère la confrontation dynamique de ces deux formes du contrat social.

[7] Izay ny fombanay : sous-entendu « c'est notre manière...

### « Voilà notre coutume » [7]

[8] Culte fondé, pour autant que les données historiques...

C'est, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, lors de l'émergence d'un système politique original, dans la région centrale de la côte ouest de Madagascar, que les Sakalava du Menabe vont constituer le peuple qui porte ce nom. Le territoire de leur royaume s'étendra du sud au nord, limité par deux fleuves puissants, éloignés l'un de l'autre d'environ 300 kilomètres. Le pays hébergeait déjà des groupes claniques indépendants qui pratiquaient l'élevage extensif, l'agriculture de décrue, la cueillette et la collecte. Des guerres peu meurtrières sévissaient dans l'ensemble de cette zone destinée à la capture des femmes et des enfants, et au pillage des ressources. L'unité politique de référence était le clan patrilinéaire, à l'intérieur duquel le mariage était autorisé au-delà de cinq générations ascendantes communes. Le culte des ancêtres lignagers [8] fondait le sentiment d'appartenance à cette communauté, à l'exclusion de toute autre. Les femmes et les enfants raziés étaient socialement assimilés par le vainqueur ; les hommes capturés étaient réduits en esclavage. Incessantes, les razzias engagées à la suite d'alliances occasionnelles entre ces unités de parenté représentaient alors une forme primitive de l'échange.

[9] À partir du X-XII siècle environ. Voir P. Beaujard...

La dynastie fondatrice du royaume du Menabe est issue de migrants ou de marchands plus ou moins islamisés, d'origine arabe, perse, indienne ou indonésienne et qui vont essaimer, pendant plusieurs siècles, sur la côte est de l'île, perdant peu à peu tout contact avec leur pays d'origine [9]. Ces migrants sont dépositaires des conceptions politiques, religieuses et sociales qui soutiennent la plupart des institutions de la royauté *sakalava*. Progressant du sud vers le nord pendant plus d'un siècle, la dynastie fondatrice pacifie peu à peu le pays et ménage des alliances matrimoniales avec les groupes autochtones les plus puissants, principalement les éleveurs, ce qui s'accompagne d'une importante extension des pâturages et d'un accroissement considérable de l'élevage des zébus.

La royauté asseoit alors sa puissance naissante en exerçant, par l'intermédiaire de différentes institutions rituelles et sociales, un fort contrôle sur l'accumulation et la circulation des bovidés. Les produits les plus divers peuvent circuler sans entraves à l'intérieur d'un territoire progressivement sécurisé. En définitive, les nouveaux souverains établissent leur pouvoir sur une grande partie de la côte occidentale au début du XVIII<sup>e</sup> siècle en privilégiant leurs relations avec les marchands et les négriers et en s'imposant comme leurs seuls interlocuteurs. En échange d'esclaves capturés lors des guerres de conquête, ces souverains réclament avant tout des fusils, des balles et de la poudre, ce qui, en renforçant leur capacité d'intervention, fait du royaume du Menabe l'un des plus puissants de l'île de Madagascar à cette époque.

## La parole des ancêtres royaux

**[10]** Divinité suprême qui ne possède pas de personnalité...

26

Tout au long de cette période, animée par un véritable génie politique, la dynastie conquérante incorpore les anciennes pratiques religieuses pour les « adapter » à son royaume en gestation, récupérant à son profit, dans une généalogie mythique qui la lie directement à la divinité suprême, les ancêtres fondateurs des différents groupes intégrés dans le nouveau système [Lombard 1987 ; Goedefroit 1998]. Désormais le culte rendu aux ancêtres royaux consacre le nouvel espace territorial qui fait du souverain et de toute sa lignée le descendant direct de Dieu Créateur <sup>[10]</sup>. Le pouvoir incomparable du souverain est, dans sa nature même, « présentification » du divin, sacré ou *masina*, et tous ses descendants en conservent une trace plus ou moins marquée selon la position qu'ils occupent dans la généalogie dynastique. En revanche, tous les autres, les sujets du royaume, communiquent avec des ancêtres dont l'origine reste « historique », c'est-à-dire limitée aux premiers temps de la royauté, et qui n'appartiennent donc pas au temps mythique et sacré de la création du monde. Leur groupe d'appartenance les met en quelque sorte dans la position de cadet par rapport au groupe dynastique. Ils sont donc contraints, pour communiquer avec le divin, de passer par l'intermédiaire d'un devin et de son savoir, lequel sonde et interroge le mouvement du cosmos grâce au *vintana* (règles de l'astrologie). Deux régimes de « vérité » sont donc à l'œuvre : le premier procède de la parole infallible du souverain puisque Dieu parle par son intermédiaire ainsi que par la voix de ses ancêtres à travers la possession ; le second résulte d'un savoir qui permet d'approcher les « intentions » de Dieu et des ancêtres, de la divinité suprême, en construisant des bribes de vérité qui ne font jamais que révéler la présence du divin, de Dieu Créateur.

**[11]** Le temps des origines pour les Malgaches, celui de...

**[12]** « Esclave » ici dans le sens

27

Le *vintana* consigne l'ensemble des oscillations du cosmos, passées, présentes et à venir. Il concerne, par le repérage précis de leur position astrale grâce à la lecture de leur signe zodiacal, tout ce qui existe sur terre : hommes, animaux, plantes, pierres et paysages et représente le mouvement inépuisable de tous les éléments du monde qui en constituent le sens. Le cosmos est l'image de Dieu Créateur, lequel épuise ainsi les enseignements de l'astrologie dans une transparence définitive. Une transparence « embuée » dans le cas du souverain, en raison de l'intervalle des générations <sup>[11]</sup> qui le sépare de Dieu, son premier ancêtre, et une transparence « obscurcie par le contre-jour » dans le cas de tous ceux qui, ne descendant pas de Dieu, ne peuvent que l'interroger patiemment en passant par le savoir et l'astrologie. Les jeux illimités de la transparence du cosmos, depuis Dieu pur cristal jusqu'à l'« esclave » qui est « noir » <sup>[12]</sup>, déclinent tous les degrés du *hasina* (sacré-vérité), c'est-à-dire de la hiérarchie des sujets dans le royaume [Bloch 1971 et 1997].

**[13]** Le roi « tranche » par la parole et par le fer. Personne ne contredit la parole du roi **[13]**, mis à part ses propres ancêtres qui s'expriment à travers la possession, et donc par le canal des rois défunts de la dynastie. L'essentiel de la vie politique se joue dans cette arène. Ceux qui

28

**[14]** On assiste à une descendance de ses ascendants dans certaines limites **[14]**, certains alliés historiques et leurs descendants (bien que le roi, personnage incomparable, n'ait pas de beaux-parents), ne peuvent en aucun cas être pris en possession par leurs propres ancêtres puisqu'ils appartiennent déjà, un tant soit peu et par leur nature même, au monde divin. Ils sont en quelque sorte une part de leurs ancêtres, une part de divin sur terre, *masina*, sacrés, installés entre les vivants et les morts, et détenant ainsi une fraction de la vérité du monde.

**[15]** À l'image de l'empereur de Chine devant le temple de...

Les possédées royales (*sazoka*), qui sont toujours des femmes, forment une sorte de collège disposant d'un grand pouvoir. Au moment du bain des reliques royales, cérémonie annuelle au cours de laquelle le roi renouvelle son alliance privilégiée avec le cosmos, garante de la santé, de la fécondité et de la prospérité de tous ses sujets **[15]**, on baigne les reliques de tous les ancêtres de la dynastie, célébration symbolique des alliances historiques à l'origine du royaume. À cette occasion, le temps et l'espace s'entrelacent, le temps mythique de la création du monde se mêlant à l'espace géographique de l'expansion visible du royaume. De cette manière, la pointe dressée qui relie le souverain à Dieu Créateur découpe une grande ombre sur la terre, où on peut lire l'Histoire, donc le sens du monde, de ses hiérarchies et de ses règles. Tout le rituel du bain repose sur cette image, où on rejoue le grand mythe des origines devant le souverain régnant, et les possédées royales qui participent à cette mise en scène portent chacune témoignage du règne précédent afin d'élever à son incandescence le « sentiment » de la puissance royale. Elles sont la vérité incarnée par la vision de la présence de l'ancêtre-roi. Les enjeux et les conflits stratégiques sont alors traités par les possédées par le jeu d'une négociation complexe et subtile puisque toute personne « habitée » est censée être totalement innocente de son discours **[16]**. Ne sont présents, en droit, que les rois défunts qui discutent, évaluent, supputent, tranchent. La parole la plus forte appartient au fondateur de la dynastie, et ainsi de suite. Ainsi le souverain des premiers temps du royaume est celui qui éclaire le contemporain, les problèmes les plus actuels et quelquefois les plus brûlants, anticipe l'avenir. Les ancêtres royaux sont les vrais modernes !

29

**[16]** Les possédées

**[17]** Qualifié de *vaky lela*, littéralement « fendre la langue »,...

Mais, justement, qui devient possédée ? Car, si nous postulons que les personnes investies de cette charge sont les maîtres du jeu, on imagine que leur pouvoir est considérable. Elles ne sont pas de rang royal, nous l'avons vu, mais les prétendantes doivent, au cours d'un véritable examen **[17]**, prouver que le souverain défunt cherche à s'installer chez elles. Qui, alors, mieux que les proches de la famille royale, peut acquérir ce savoir, faire montre d'une intimité naturelle, évidente comme celle qui lie les frères et sœurs ou les parents et leurs enfants ? Ce sont le plus souvent les esclaves de la maison royale qui vont se hisser jusqu'à cette fonction, manifestant alors leur intelligence et leurs talents de stratège. Ainsi le roi, propre descendant de Dieu, prend la parole par la bouche de celui dont on ignore le nom du père ! L'essentiel se joue là : l'autorité de la possédée est totale pour autant qu'elle sait jusqu'où ne pas aller trop loin, et pour autant qu'elle sera capable d'introduire les changements nécessaires au nom de la tradition, sans rompre les équilibres. Par ce biais, la royauté pouvait se transformer, s'adapter, s'ouvrir à nombre d'influences extérieures tout en paraissant inchangée puisqu'elle respectait les *fomba*, c'est-à-dire ce qui fait une conviction partagée, et le *fombanay*, autrement dit le changement « affectivement et moralement acceptable », et assurait la transition vers d'autres manières de

30

faire et de penser.

**[18]** Sur les Hautes Terres, cette institution politique...

Dans la deuxième moitié du XIX siècle, le souverain du royaume d'Imérina, sur les Hautes Terres, a, dans sa hâte à vouloir bénéficier de toutes les prébendes que lui promettait l'Angleterre, cru pouvoir se convertir ex-abrupto au protestantisme. Il a disloqué l'équilibre subtil qui permettait de lire le changement dans la tradition, ignoré le conseil des possédés, fin du fin du politique dans cette société <sup>[18]</sup>, rompu l'alliance du roi avec le cosmos (alliance qui garantissait l'avenir de son peuple) et ouvert ainsi une brèche, une énorme blessure, encore sensible de nos jours, qui le coupait de la masse : le peuple d'Imérina avait perdu la parole et le roi était nu... [Raison 1976]

31

## La parole affective

**[19]** Dans un système où la règle de la primogéniture élimine,...

Si le sacré est la part du roi par rapport au peuple, c'est aussi la part des hommes par rapport aux femmes. La transformation du corps après la mort réduit celui-ci à son élément essentiel : les os, durs et résistants, image désignant les ancêtres agnatiques du lignage. Le cadavre est purifié, « sacré », débarrassé de ses parties féminines, liquides, molles, contribution de la femme à la fabrication d'un être vivant. Les os du roi sont toujours clairement identifiés dans un tombeau et un cercueil, tout comme l'est la succession des lignées aînées qui ponctuent les généalogies des groupes claniques les plus importants <sup>[19]</sup>. Au-delà de la quatrième génération ascendante, les autres lignages perdent la mémoire de leurs ascendants directs, qui vont rejoindre le groupe indifférencié des os des ancêtres. Ces ossements indistincts, regroupant tous les agnats, représentent ce qui est le plus sacré pour le lignage, la vérité du lignage, sa part, même modeste, de divin. Tous ces ancêtres, depuis les ancêtres royaux jusqu'aux ancêtres des groupes dont l'histoire sociale est la plus récente en passant par les ancêtres de « bonne ancestralité » [Ottino 1998], détiennent, selon leur rang, une parole plus ou moins sacrée, plus ou moins vraie, plus ou moins *masina*.

32

**[20]** Voir M. Fiéloux, « D'un corps à l'autre pour dire les... »

**[21]** M. Fiéloux et J. Lombard, Céline ou la maladie du *bilò*....

La femme est la terre, l'humus biologique, la matière primordiale avec laquelle on fabrique un homme au moment de la circoncision. Mais surtout, elle est l'image animée, celle qui représente les ancêtres de son lignage. Ainsi, tous les malheurs que subit le groupe familial (stérilité, mort d'enfant, conflits) résonnent dans le corps des femmes <sup>[20]</sup> : elles peuvent tomber alors dans une sorte de « dépression » appelée *bilò*, « une maladie du corps » <sup>[21]</sup>. Il faut alors procéder à un rituel pour redonner le goût de vivre à une femme meurtrie. La patiente est considérée comme la preuve physique de la menace d'éclatement du lignage, et le cérémonial est l'occasion d'une véritable mise en scène qui illustre le sens de l'appartenance à un lignage, ce que signifie « être un individu » dans un tel ensemble collectif.

33

**[22]** Au sens où les relations entre les deux mondes (divin...

Si les hommes sont la force du lignage, les femmes en sont les sentiments. Si les hommes expriment la parole du sacré, du sacré-vérité qui consacre la hiérarchie et le pouvoir, les femmes sont la preuve de la présence des ancêtres parmi les vivants ; elles sont l'image du sacré, la vérité du sacré à travers leur corps, et la continuité du sacré, à l'inverse de ce que représente le souverain puisque la femme est l'envers de l'ancêtre <sup>[22]</sup>.

34

La personne *bilò* a « mal aux os » car le corps humain, découpé par ses articulations, est à la fois une métaphore de tous les niveaux générationnels d'un groupe de parenté, des arrière-petits-enfants aux ancêtres indifférenciés, une représentation du cosmos, de la cohabitation active des vivants et des morts, de

35

leur coalescence. Le rituel dure une semaine : le temps d'une révolution, du passage du cru au cuit, de la fermentation de l'hydromel, le temps que la vérité du sacré s'exprime par la « présentification » complète de l'ancêtre dont l'évidence physique et affective équivaut à une démonstration de la nécessité du « être-ensemble », de la fusion de chacun dans un tout, garant des règles du jeu social constamment en résolution.

[23] Il s'agit toujours d'un ancêtre masculin, proche, préalablement...

L'ancêtre « se fait corps » dans les mouvements de la danse et la maladie s'estompe progressivement jusqu'au dernier jour du rituel, où le *bilo* « n'est plus que l'ancêtre » [23], installé alors sur une estrade bien au-dessus de tous pour marquer son statut. Au dernier moment, c'est l'ancêtre qui redistribue à tous les membres du lignage des morceaux du foie cuit du b uf sacrifié, témoignage de sa présence achevée et promesse irréfutable d'une nourriture garantie, et donc de la survie de tous ses descendants.

36

Ainsi, comme chez les possédées royales, les femmes sont le corps du divin et, en ce sens, la vérité totale de la souffrance, de la vie, de l'union. Les hommes scrutent les vérités partielles de l'ordre, du pouvoir, de la puissance et de la richesse ; animés par la peur et l'ambition, ils calculent le mouvement du cosmos pour trouver leur place, la plus proche possible du roi, déjà installé dans les certitudes du divin. Tout comme l'esclave fait entendre la parole des pères du roi, c'est par la femme que l'ancêtre illumine de sa présence l'espoir des vivants.

37

## La parole de l'objet

Les vérités, les vérités consenties, n'éclosent que du seul droit à la parole : celui qui n'est pas autorisé ne connaît rien du monde. Le discours se déploie dans le seul échelonnement de la parole de ceux qui peuvent prendre cette parole au nom de la place qu'ils occupent par rapport au divin, ceux qui détiennent le *hasina*. Plus les ancêtres remontent loin, plus le propos sera vrai.

38

[24] Tout comme les notables de l'Égypte ancienne voulaient...

Ce sont le tombeau et sa place dans la nécropole qui consacrent le statut de chacun, situation qui n'est jamais donnée qu'au moment de la mort puisque s'éteint définitivement alors la stratégie d'approche du *hasina*, du sacré, du droit à la parole [24]. C'est à ce moment-là qu'il importe de faire reconnaître, « enregistrer » une filiation ou une alliance avec un souverain du royaume. Nous avons vu plus haut que les lignées cadettes originaires de l'un ou l'autre des souverains de la dynastie du Menabe tombaient progressivement dans l'oubli. Certaines ont toutefois su maintenir leur statut, la mémoire de leur origine, grâce à la symbolique des emblèmes figurant sur les tombeaux.

39

[25] Trano vintana.

Le tombeau royal, ou « maison de la destinée » [25], représente le modèle à partir duquel vont se décliner toutes les autres formes de l'architecture funéraire. Cette dénomination signifie bien que le roi défunt, qui n'est donc plus à cheval entre le sacré et le profane, est définitivement immergé dans le divin. Son tombeau cumule tous les symboles du sacré, la position éminente dans l'espace, au centre et en hauteur, la position par rapport aux astres, l'inversion des orientations cardinales, une architecture enrichie à tous les niveaux d'éléments épointés, symboliques de la sagaie effilée qui relie le souverain à Dieu Créateur, divinité suprême.

40

Dans son principe, le tombeau est la forme la plus élaborée du talisman [Lombard 1972]. Par l'association de différents objets, tous porteurs de nombreuses significations, il pose avec précision un problème ou un autre (maladie, conflit, stratégie d'enrichissement, préparation d'un voyage, audience au tribunal, passage

41

d'un examen) et, dans le même temps, en représente la solution.

Ici, l'objet épuise le sens, il est parole et évidence via le déploiement visuel de ses différentes composantes. Le contempler, l'absorber par le regard réduit son inouïe complexité à la simple vérité du diagnostic du devin qui l'a confectionné. Pour celui qui le « reçoit », l'objet est toujours l'écho d'un emboîtement d'images intérieures présentes en arrière-plan et tapies au plus profond de son histoire intime, écho qui le trouble et lui donne à penser. Ce que le devin a su exactement percevoir car c'est là son rôle.

42

Ainsi, le tombeau, dans le détail de sa conception [Goedefroit et Lombard 2007], est l'« image » de la présence et de la proximité du divin, c'est un « objet-discours » qui, au-delà de la symbolique des orientations, des couleurs, des hauteurs et des distances, dit dans l'évidence de sa mise en spectacle, dans l'impulsion des imaginaires, la localisation dans le cosmos de celui qui est là, le *hasina* qu'il recèle, sa teneur en *hasina*, pourrait-on dire. Pourtant, là aussi, n'est intangible que ce qui peut changer, tant et si bien que les nécropoles *sakalava* ont connu, pendant presque trois siècles, une évolution constante de la sculpture funéraire. À chaque moment de cette évolution les créateurs proposaient des solutions plastiques originales qui transcrivaient, dans la facture de l'objet, les mutations de la société. Chacun voulait siéger au plus proche du divin, recevoir le *hasina*, cette grâce qui consacre le meilleur de l'humain et cumule toutes les valeurs de la vie sociale : le prestige des ancêtres éloignés, la richesse en b ufs, les alliances multiples et, en définitive, le droit à la parole. Paradoxalement, c'est le modèle royal, celui qui fonde la nature unique, incommensurable, divine, du roi, qui va être prodigué grâce à l'invention constante d'uvres inédites vécues comme autant de preuves de la redistribution du divin, de preuves d'humanité.

43

À la fin du XIX siècle, lorsque s'effondre la royauté, les esclaves commencent à gagner une place dans les nécropoles alors qu'ils étaient auparavant enterrés, sans trace, au pied du tombeau de leur maître...

44

## Depuis les Lumières jusqu'à Dieu

À l'heure où la royauté *sakalava* se constitue à travers une « conviction partagée » sur la nature divine du souverain, Spinoza [2005], le philosophe, élabore les fondements des Lumières en développant une critique radicale, et totalement subversive pour l'Europe du XVII siècle, ayant trait aux rapports du divin, de la monarchie, de la vérité et du pouvoir.

45

Ainsi sont jetées les bases de la modernité [Israel 2005], avec l'émergence de la notion des droits de l'homme qui va à l'encontre d'un monde écrit à l'avance et qui ne fait que se dévoiler à travers la mise en forme de son ordre, attestée par la munificence d'un souverain dont l'éclat correspond à la parure du divin... La société n'est plus un présent de Dieu mais un monde à construire dans lequel existerait l'égalité des droits entre les hommes, entre les hommes et les femmes, avec, pour chacun, le droit à la parole et la liberté d'expression, auxquels il faut ajouter l'abolition de l'esclavage. Dieu est mort et les hommes sont face à leur destin. L'humanité est à reconstruire qui verra la dissolution de la magie et du surnaturel, des rangs et des ordres, des terreurs et des violences ; elle se reconstruira également par la juste ivresse de la passion, par la liberté du philosophe, par la naissance du roman, par la subversion des lettres et de la pensée [Sade 1976].

46

47

Les Lumières ouvrent la voie à la pensée universelle qui place l'homme au centre du cosmos. C'est lui maintenant qui en porte la transparence, dans la modernité du combat planétaire pour les droits de l'homme et contre l'opacité du divin. La parole divine s'est tue et la loi, le contrat réfléchi passé entre les hommes, marque les progrès de la société en construction. Non plus comme chez les Sakalava, c'est-à-dire par rapport à un modèle donné de toute éternité et qui, par la dialectique subtile des épiphanies du divin, permet de dire le changement au nom de ce qui a toujours été, mais dans l'invention progressive du bonheur accordé à tous. Existe désormais l'idée que le bonheur est à construire sur terre, que les souffrances de la vie ne sont pas nécessaires et voulues par Dieu en échange de la rédemption et du salut éternel. L'homme est libre de son combat pour plus de liberté, de justice et de tolérance ; il lutte pour son émancipation et chaque étape de ce combat est un moment du progrès.

Pourtant, il semble bien que nous atteignons les lisières de cette grande période de notre histoire, celle qui est profondément marquée par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et par la Révolution française. Celle qui voit s'émanciper du joug royal les peuples de l'Europe. Celle de la naissance des États-Nations, de l'État laïque et du débat démocratique. Celle des luttes sociales et de l'utopie communiste. Celle de l'école, de la science, du savoir partagé, du progrès indéfini de l'humanité...

48

Mais, au nom de la modernité, l'Europe s'impose aux peuples d'Asie et d'Afrique, les rejetant à l'aube de l'humanité pour mieux les conduire en toute bonne conscience sur le chemin du progrès universel. L'étiquetage des « sociétés primitives » accompagne alors, dans les pays tropicaux, le développement de l'influence commerciale, industrielle et politique des puissances occidentales. De Jean-Jacques Rousseau à Karl Marx, les conceptions évolutionnistes qui marquent l'époque dénie à ces sociétés une quelconque identité politique, une quelconque utilité politique, et paralyse de fait des études et des analyses grâce auxquelles on aurait pu mieux connaître des modes particuliers d'organisation politique et religieuse qui auraient pu éclairer la connaissance des sociétés occidentales elles-mêmes [26]. Le mépris des pays occidentaux pour le monde exotique réside avant tout dans leur incapacité à repérer d'autres niveaux d'organisation sociale et politique que les leurs et qui, pourtant, offrent à ces peuples l'essentiel : la conviction et le sentiment partagés d'appartenir à une même communauté.

49

[26] L'étude du chamanisme ou de la possession permet de...

Toutes proportions gardées, cette situation perdure aujourd'hui dans les difficultés qu'on a à reconnaître des comportements perçus comme non rationnels, non mesurables, et fondés sur d'autres modes de construction du réel. Pourtant ces représentations sont le fruit d'un apprentissage spécifique des sensibilités à l'intérieur de chaque culture, telles les croyances en la sorcellerie qui, dans nombre de sociétés du Sud, structurent d'une manière très importante la vie sociale et familiale tant à la ville qu'à la campagne pour accompagner les transformations les plus actuelles.

50

Notre propos n'est pas de développer ici une analyse de la période coloniale mais de creuser une idée introduite au début de ce texte en poursuivant l'étude de notre exemple malgache. Toutes ces sociétés niées par les puissances occidentales dans leur capacité à promouvoir ce qui est bon pour elles, et calées ainsi dans un rapport de force qui leur était particulièrement défavorable, n'ont pas disparu, loin s'en faut, car elles sont la fortune de bien des peuples qui ont germé dans l'histoire.

51

**[27]**  
Conférence de  
Berlin (1884-  
1885), traité de  
Versailles...

Tout au long du XX siècle, trois grandes réunions internationales vont peu à peu redistribuer l'essentiel des peuples du monde dans le vaste mouvement du redécoupage planétaire des États-Nations nés des luttes d'indépendance nationale en Europe, de la concurrence entre les puissances coloniales et des deux grandes guerres mondiales [27]. Nombre de ces peuples vont se retrouver à cheval sur plusieurs frontières. On mesure aujourd'hui toutes les conséquences de ces équilibrages, dans tous les sens du terme, sur la stabilité politique de régions entières !

La création du concept d'« ethnie » devait permettre aux puissances coloniales d'exploiter les contradictions internes aux sociétés dominées en leur opposant soit des éléments de leur propre genèse historique soit la nature plus ou moins inégalitaire des rapports sociaux qui les structuraient. De les exploiter en niant encore une fois la dynamique historique de ces peuples, et donc leur capacité à se transformer, comme l'ont fait les peuples d'Europe. Le concept d'ethnie, encore largement utilisé, est bien l'outil idéologique et scientifique de la volonté de neutralisation politique des peuples dominés par les puissances coloniales.

**[28]**  
Conférence de  
Bandoung  
(1955),  
conférences des  
non-alignés ...

Le développement des luttes sociales et des mouvements nationalistes dans les pays colonisés va donc s'élargir à la nouvelle carte du monde telle qu'on la connaît encore aujourd'hui. L'idée de peuples nouveaux émergeant de la lutte pour leur émancipation politique et sociale est à la base de plusieurs conférences internationales [28]. Il nous faut malheureusement constater que la plupart de ces pays, loin de réussir dans cette perspective une unification politique définitive, sont, bien au contraire, devenus des relais sans pouvoir aucun dans les rapports de force internationaux mais néanmoins « chargés » de maintenir la paix civile sur leur territoire. Les sociétés qui constituent ces pays, restées longtemps invisibles en filigrane, apparaissent désormais au grand jour sous la pression de la globalisation des échanges et de la délocalisation du travail, auxquels s'ajoute l'émergence de besoins irrépressibles en matière de santé, d'éducation, de logement, de transports... Elles structurent de nombreuses revendications sociales dans le nouveau contexte international de l'Empire, et certaines commencent à revendiquer avec force leur existence politique.

**[29]** Après  
l'indépendance,  
le gouvernement  
malgache  
poursuivra...

En 1897, Itoera, dernier roi du Menabe, disparaît dans une bataille qui marque l'un des épisodes les plus sanglants de la conquête coloniale de Madagascar [Césaire 1950]. Après avoir procédé à un repérage des institutions de l'ancien royaume, l'administration française, va s'emparer de la cérémonie du bain pour en faire un instrument de manipulation des populations *sakalava* sous la forme d'une mise en scène folklorique d'un passé « archaïque ». Les descendants de la dynastie, désormais sous l'influence du pouvoir colonial, perdent tout contrôle sur ce rituel et se contentent simplement d'exécuter un rôle de composition dans une royauté en trompe-l'œil. Une nouvelle tradition s'instaure alors et chacun accepte d'y tenir un rôle au prix d'avantages plus ou moins substantiels [29].

La structure économique et sociale du royaume s'effondre avec la disparition des grands troupeaux qui en constituaient le fondement. Les dépendants du système, alphabétisés par les pasteurs luthériens venus de Norvège, deviennent alors des « agents actifs » de l'économie coloniale et tentent de voiler les anciennes hiérarchies. Les possédées royales ne parlent plus au nom du peuple puisque les enjeux sont ailleurs : dans l'émigration rurale, la scolarisation des enfants, les villes, l'instabilité matrimoniale, la pauvreté, la santé, la solitude. Elles n'en continuent pas moins à exercer une responsabilité stratégique dans les procédures d'élection et d'installation des nouveaux possédés par les anciens souverains ou princes *sakalava*. Ces derniers ont néanmoins gardé toute leur importance et,

associés à des monarques disparus des anciens royaumes malgaches, ils portent maintenant la bonne parole sur la modernité dans les communautés de possédés qui prolifèrent dans les villes malgaches en pleine expansion.

Le débit de ce peuple en mouvement glisse jour après jour entre les doigts maladroits des « développeurs » qui veulent n'y voir que les derniers feux d'un monde révolu.

57

Ainsi, le développement récent de la culture du coton crée un nouveau mal : l'excès de revenus. Cette masse monétaire gigantesque dérange parce qu'on ne sait pas encore en mesurer toutes les possibilités. Aussi va-t-on chercher à la neutraliser en traitant le nouveau riche comme un malade, mais un malade « bien portant », désorienté, et qui ne sait plus quelle est sa place dans la collectivité [Fiéloux et Lombard 1989]. Le rituel du *bilô*, qui permet de penser le lignage, de « dire » le social dans le monde malgache, va devenir le *bilô* du nouveau riche. Ce n'est plus une femme qui porte la souffrance de tous et incarne la menace des conflits dans le lignage : c'est un homme qui porte la joie et la peur de la richesse, cette étrangère, muette, dont il faut définir le sens car elle ne peut être que l'héritage des ancêtres. La richesse doit rester solidaire.

58

Chaque culture porte en elle le meilleur de la modernité grâce à l'aptitude qu'a une société de s'enrichir auprès d'une autre, de créer une parole claire en reprenant les expressions des plus jeunes, des plus rapides, dans des villes marquées par la vitesse. C'est cette culture sans cesse en re-création qui maintient les sociétés vivantes et hardies, maintient les feux, fait entrer le politique dans le quotidien. Car il convient de l'affirmer ici tant que la culture ne se mue pas en politique, les sociétés abandonnées par l'Histoire sont patiemment hachées par les derniers modernes, par les donneurs de leçons, les missionnaires des droits de l'homme, les « développeurs » impavides et les observateurs irresponsables.

59

L'héritage magnifique des Lumières, à savoir le passage de relais de Dieu aux hommes pour la construction du monde, est peut-être en train de s'engluer, de s'exténuier dans le désir impossible et absurde de la réalisation de chacun contre tous, dans l'absorption gargantuesque des objets toujours plus inutiles et apparaissant toujours plus indispensables [Cohen 2004], dans la « consommation » de l'amour et dans la recherche éperdue de l'éternel recommencement de soi [Houellebecq 2005] qui est bien la conséquence ultime du monde de la modernité et du progrès.

60

Lorsque le président de l'Afrique du Sud a reçu des mains du président français le corps de la Vénus hottentote conservé au Muséum d'histoire naturelle, les Sakalava [30] se sont demandé si la tête de leur roi, Itoera, disparue à Ambiky à la suite de l'assaut du village royal [Césaire 1955 ; Goedefroit et Lombard 2007], ne se trouvait pas sur une étagère du Muséum. Privés de la tête de leur souverain, les Sakalava n'ont jamais pu fabriquer sa relique en prélevant certains os du crâne. La chaîne des reliques royales qui lie le dernier souverain à Dieu Créateur est donc tragiquement interrompue et cette recherche qui pourrait être suivie d'une demande de restitution sonne comme un rassemblement autour d'un nouveau rituel dont le « chef » du roi deviendrait l'emblème.

61

[30] J'entends par là l'ensemble des dirigeants politiques...

Nous n'en dirons pas plus, sinon que la patrimonialisation active des signes et des traces du passé concernant le Menabe, et d'autres aussi, ne prend son sens dans l'imaginaire de cette communauté, souvent en contradiction avec la vérité historique, que pour construire le futur problématique de leur présence au monde : magnifier un passé fabuleux pour légitimer un nouveau social, tamisé

62

par les modernes.

Mégapoles illuminées, appartements somptueux, vastes aéroports, écrans informatiques, autoroutes saturées, publicités agressives... Tel est l'empire qui règne sur toutes les sociétés du monde. Un monde où chacun recevrait la même nourriture de l'esprit et du corps. Mais, comme nous le disions au début, la planète bouillonne, ce qui va heureusement à l'encontre du fantasme des « développeurs » d'aligner les êtres humains en dissolvant les peuples qui les abritent.

63

Et dans le même temps, face à l'exigence de toutes ces différences qui témoignent du meilleur de l'être humain, Dieu, qui, en fait, ne nous avait jamais quittés, est revenu en vainqueur comme le maître absolu de nouveaux combats, d'une autre politique, mondiale, sans partage, exclusive, bien loin des Lumières et des grands rêves de la modernité et qui débouche sur tous les événements terribles et dramatiques que nous venons de connaître. Un dieu tout aussi présent dans la dialectique planétaire tonitruante du bien et du mal, du monde « dichotomisé » de l'évangélisation que dans la volonté affichée de gommer toutes les identités culturelles et politiques pour construire une communauté mondiale de croyants où chaque fidèle, d'un bout à l'autre de la planète, serait interchangeable avec un autre, combattant pour une nouvelle conquête [Roy 2002]. Dieu et les « développeurs » vont-ils en définitive se rencontrer dans un seul et même combat ou s'opposer dans un antagonisme irréductible ?

64

## Bibliographie

- Arendt, H. — 1987, *La tradition cachée*. Paris, Christian Bourgois.
- Beaujard, P. — 2005, « In the Indian Ocean in Eurasian and African World-Systems before the Sixteenth Century », *Journal of World History* 16 (4) : 411-465.
- Bloch, M. — 1971, *Placing the Dead : Tombs, Ancestral Villages and Kinship Organisation in Madagascar*. Londres, Seminar Press.  
— 1997, *La violence du religieux*. Paris, Éditions Odile Jacob.
- Césaire, A. — 1955 (1950), *Discours sur le colonialisme*. Paris, Présence africaine.
- Cohen, D. — 2004, *La mondialisation et ses ennemis*. Paris, Grasset.
- Fiéloux, M. et J. Lombard — 1989, « La fête de l'argent ou le "bilo" du coton », in J. Lombard ed., *Les dynamiques internes de la transformation sociale (Cahiers des Sciences humaines 25 (4))* : 499-509.
- Goedefroit, S. — 1998, *À l'ouest de Madagascar*. Paris, Karthala.
- Goedefroit, S. et J. Lombard — 2007, *Andolo*. Paris, Adam Biro (à paraître).
- Hardt, M. et T. Negri — 2004, *Empire*. Paris, Éditions Exils 2000 (« 10/18 »).
- Houellebecq, M. — 2005, *La possibilité d'une île*. Paris, Fayard.
- Israel, J. — 2005, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*. Paris, Éditions Amsterdam.
- Jullien, F. — 1991, *Éloge de la fadeur*. Paris, Le Seuil. — 2005, *Conférence sur l'efficacité*. Paris, PUF.
- Lombard, J. — 1972, « Les Sakalava-Menabe de la côte ouest. La société et l'art funéraire », in *Malgache, qui es-tu ?* Musée de Neuchâtel : 21-32.  
— 1987, *Le royaume sakalava du Menabe. Essai d'analyse d'un système*

*politique*. Paris, ORSTOM.

Négri, T. et M. Hardt — 2005, *Multitude*. Paris, La Découverte.

Ortega, B. — 2000, *In Sam We Trust : The Untold Story of Sam Walton and How Wal-Mart Is Devouring the World*. Londres, Kogan Page.

Ottino, P. — 1998, *Les champs de l'ancestralité*. Paris, Karthala.

Raison, F. — 1976, « Les Ramananjana, une mise en cause populaire du christianisme en Imérina », *ASEMI* 7 : 271-293.

Roy, O. — 2002, *L'islam*. Paris, Le Seuil (« La couleur des idées »).

Sade (le marquis de) — 1976, *La philosophie dans le boudoir ou les instituteurs immoraux. Dialogues destinés à l'éducation des jeunes Demoiselles*. Paris (« Folio classique »).

Spinoza, B. — 2005, *L'Éthique*. Paris, Éditions de l'Éclat.

## Notes

- [1] Déclaration de Rio sur l'environnement et le développement, juin 1992.
- [2] Au sens ancien du terme *polis*, c'est-à-dire le sentiment, partagé par l'ensemble des habitants de la cité, d'un intérêt commun à gérer au mieux.
- [3] Les théories néolibérales contemporaines construisent leur vision du développement à partir d'un « *homo economicus* » libre de toutes ses attaches antérieures et paré pour le grand démarrage.
- [4] Ce schéma de colonisation hypertechnologique de terres où les anciens détenteurs se retrouvent simples travailleurs sans droit aucun est à la base de bien des conceptions du développement.
- [5] Voir les actions menées lors de la réunion de l'OMC à Seattle en 1999 et celles menées lors de la réunion du « G 8 » à Gênes en 2001, et durement réprimées par la police italienne.
- [6] À nos yeux, indissociables, sauf à sombrer dans les faux-semblants technicistes car jamais aucun problème de développement n'a été résolu d'une manière technique ou scientifique. Souvent l'utilisation de l'argument scientifique permet justement d'évacuer, en toute bonne conscience, la réalité des questions politiques et sociales.
- [7] *Izay ny fombanay* : sous-entendu « c'est notre manière de faire et de penser ».
- [8] Culte fondé, pour autant que les données historiques nous permettent de l'affirmer, sur la pratique de la possession par les esprits des défunts.
- [9] À partir du X-XII siècle environ. Voir P. Beaujard [2005].
- [10] Divinité suprême qui ne possède pas de personnalité propre révélée mais assure l'équilibre de toutes les composantes du monde surnaturel.
- [11] Le temps des origines pour les Malgaches, celui de la Création pour les chrétiens.
- [12] « Esclave » ici dans le sens de « qui n'a pas d'ancêtres » et « noir » dans le sens de « qui n'a pas d'ancêtres par sa nature même », donc le point limite à l'autre bout de la chaîne, le défaut complet de *hasina*.
- [13] Le roi « tranche » par la parole et par le fer.
- [14] On assiste à une élimination des lignées cadettes mais il est difficile d'en préciser la logique car certaines parviennent à conserver un statut alors que d'autres le perdent. Il s'agit sans doute là des conséquences de rapports de force vécus à travers différentes stratégies familiales à l'intérieur du groupe dynastique et dont l'Histoire, malheureusement, n'a pas gardé la trace.
- [15] À l'image de l'empereur de Chine devant le temple de la Félicité.
- [16] Les possédées royales étaient toujours des femmes possédées par des souverains hommes. Quand il s'agissait d'une femme du statut de la reine Naharova, qui régna dans la deuxième moitié du XIX siècle, elle était considérée uniquement comme un homme.
- [17] Qualifié de *vaky lela*, littéralement « fendre la langue », c'est-à-dire dévoiler,

divulguer.

- [18] Sur les Hautes Terres, cette institution politique est quelque peu différente de celle du Menabe.
- [19] Dans un système où la règle de la primogéniture élimine, génération après génération, les lignées cadettes, provoquant ainsi une « décroissance » des statuts.
- [20] Voir M. Fiéloux, « D'un corps à l'autre pour dire les sentiments », communication présentée au séminaire de Françoise Héritier, Collège de France/Laboratoire d'anthropologie sociale, 2005.
- [21] M. Fiéloux et J. Lombard, *Céline ou la maladie du bilo*. Film vidéo, 1988.
- [22] Au sens où les relations entre les deux mondes (divin et profane) sont conçues sur le mode de l'inversion, comme en témoignent, entre autres, certains contes. Voir J. Lombard [1976].
- [23] Il s'agit toujours d'un ancêtre masculin, proche, préalablement identifié dans un rêve toujours interprété par un proche parent du groupe agnatique.
- [24] Tout comme les notables de l'Égypte ancienne voulaient ériger leur tombeau au plus près de la pyramide du pharaon pour augmenter leurs chances d'atteindre le grand cycle de l'éternité.
- [25] *Trano vintana*.
- [26] L'étude du chamanisme ou de la possession permet de réfléchir utilement au christianisme en particulier et au religieux en général.
- [27] Conférence de Berlin (1884-1885), traité de Versailles (1919), conférence de Yalta (1945).
- [28] Conférence de Bandoung (1955), conférences des non-alignés : 1961 à Belgrade, 1964 au Caire, 1970 à Lusaka (Zambie), 1973 à Alger, 1976 à Colombo (Sri Lanka).
- [29] Après l'indépendance, le gouvernement malgache poursuivra cette politique, aidant les héritiers de la royauté à jouer leur « rôle historique » afin de bénéficier de certains avantages symboliques et idéologiques.
- [30] J'entends par là l'ensemble des dirigeants politiques régionaux, les notables historiques, les intellectuels, les responsables économiques, les praticiens de la vie moderne (enseignants, médecins, juristes) qui atteignent quelquefois un véritable consensus sur une question d'ordre symbolique en ayant le sentiment de porter l'avis général.

## Résumé

### Français

*En nous plaçant dans une perspective historique et en nous appuyant sur différents exemples concrets, nous voulons montrer que, pendant plus de trois siècles, les sociétés sakalava se sont modernisées suivant leur logique propre, construisant ainsi chaque étape de leur histoire. De cette façon, elles se sont affirmées dans leur identité profonde, empruntant et résistant tout à la fois. Pour ces sociétés souvent ignorées par l'Histoire, cette résistance a trouvé son expression dans l'ordre du symbolique et du culturel, favorisant dans le quotidien la fabrication de la tradition dans le droit fil de la « Tradition » avant de déboucher sur le « politique ». Et ce, simplement parce que, tout en accompagnant la force impérieuse et constante des changements dans tous les domaines, l'évidence intellectuelle, affective et sociale du fombanay (ce qui nous appartient) garantissait la continuité et la réalité d'une histoire, d'une culture et d'une société. Sur cette base, l'auteur développe des considérations générales sur la colonisation et la globalisation.*

### Mots-clés (fr)

culture Madagascar peuples résistance rituels de possession société sakalava tradition



English abstract on Cairn International Edition

## Plan de l'article

« Voilà notre coutume »<sup>7</sup>  
La parole des ancêtres royaux  
La parole affective  
La parole de l'objet  
Depuis les Lumières jusqu'à Dieu

**Pour citer cet article**

Lombard Jacques, « Droit à la parole et résistance des peuples face à la globalisation », *Etudes rurales* 2/ 2006 (n° 178), p. 23-38  
URL : [www.cairn.info/revue-etudes-rurales-2006-2-page-23.htm](http://www.cairn.info/revue-etudes-rurales-2006-2-page-23.htm).

[← Article précédent](#)

Pages 23 - 38

[Article suivant →](#)

À propos de Cairn.info  
Services aux éditeurs  
Services aux institutions  
Services aux particuliers  
Conditions d'utilisation  
Conditions de vente  
Droit de rétractation  
Vie privée

English

**Disciplines**

Droit  
Économie, gestion  
Géographie  
Histoire  
Lettres et linguistique  
Philosophie  
Psychologie  
Sciences de l'éducation  
Sciences de l'information  
Sciences politiques  
Sociologie et société  
Sport et société  
Revue d'intérêt général  
Toutes les revues

**Outils**

Aide  
Plan du site  
Raccourcis clavier  
Flux RSS  
Accès hors campus  
Contacts

**Mon Cairn.info**

Créer un compte  
Mon panier  
Mes achats  
Ma bibliographie  
Mes alertes e-mail  
Mon crédit d'article

